

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS & **A. PÉRIER**
 Rédacteur en chef. Administrateur.
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE
 TÉLÉPHONE : 102.46 Rédaction. 102.47 Administration.
 ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur
 RÉDACTION
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS
 ABONNEMENT
 Trois Mois Six Mois Un An
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60
 Départements. 18 75 37 50
 Union Postale. 21 50 43 86
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Le Drapeau

Hier, tandis qu'à la Chambre on discutait les articles de M. George Duruy — sous le prétexte qu'ils pouvaient blesser les susceptibilités de ses élèves, nos futurs officiers d'artillerie — il nous a paru curieux de rechercher une des pages les plus récentes de notre collaborateur. C'est la préface d'un livre ayant pour titre : *Le Drapeau* dont l'auteur est M. Maurice Loir.

On verra avec quelle émotion communicative M. George Duruy parle des choses de l'armée, et combien doivent être rares, même parmi la jeunesse, ceux qui sont capables de penser et d'écrire avec un patriotisme aussi vibrant et aussi pur.

Sur certains points de la côte bretonne, au sommet de la falaise dont les vagues rongent éternellement la base, on voit une croix, dressée en face de l'immensité verte et mouvante des flots.

Elle est de bois ou de pierre. Aucun ornement, aucune inscription ne la décore. Mais des mères et des veuves viennent, depuis de très longues années, y prier pour ceux que l'Océan leur a pris; et d'autres femmes y viendront à leur tour, vêtues de noir et désespérées comme elles, aussi longtemps que la mer perdue se fera un jeu de nourrir les pêcheurs et de les dévorer. Parmi les grondeurs des lames furieuses et la plainte lugubre du vent dans les cordages, des marins en détresse ont, dans l'angoisse de l'horrible mort entrevue, tourné leur suprême pensée vers cette croix, où leurs mains enfantines suspendaient pieusement les fleurs d'or des genêts tressés en couronnes.

Et c'est pourquoi le modeste monument parle si éloquemment à nos cœurs, que le moins dévot est tenté de s'incliner avec respect en passant devant lui. Cette croix, cette humble croix est auguste de toutes les espérances, de toutes les douleurs que de pauvres âmes humaines ont apportées à son pied.

Des roulements de tambours, puis une joyeuse sonnerie de clairons ont annoncé l'approche de la troupe. Dans la rue, assis, les passants s'arrêtent; les cochers retiennent leurs chevaux et se rangent; des fenêtres s'ouvrent, se garnissent de figures curieuses... D'une allure lente et martiale, le régiment s'avance. Les pieds des soldats se relèvent ou se posent tous ensemble, les bras retombent en cadence dans le rang. On dirait qu'une seule âme circule dans ces centaines de corps jeunes et vigoureux, leur communie le mouvement rythmique qui les balance.

La foule admire, et la foule a raison car, dans cette force réglée, sûre d'elle-même, réside un élément de beauté, comme dans tout ce qui offre à nos yeux le spectacle de l'ordre et de l'harmonie.

Déjà les gamins qui précèdent la musique, la musique elle-même et les premières compagnies ont passé. Les petits pioupious défilent sous le feu croisé des regards braqués sur eux des deux côtés de la rue. On voit que le métier est dur: ce n'est pas la graisse qui les étouffe, les pauvres enfants! Plus d'un est pâle, ayant mal dormi, cette nuit, sous sa mince couverture; plus d'un aussi traîne un peu la jambe, car le godillot est rude aux pieds, le fourriment pèse et l'épave a été longue! Et les braves gens qui assistent au défilé seraient tentés presque de s'apitoyer, de maudire les dures exigences du service militaire s'ils ne songeaient tout en regardant :

« Le forgeron aussi est las, le soir, lorsqu'il quitte son enclume; — las le moissonneur lorsqu'il a rentré son blé dans la grange; — las le commerçant, l'industriel, quand ils ont fini leur journée. Mais chacun d'eux n'a travaillé que pour lui-même, tout au plus pour les siens. Ce soldat dont les pieds saignent, et celui-là qui, sous le sac trop lourd, tend le cou comme une bête harassée, et cet autre qu'on vient de hisser dans la voiture grise d'ambulance parce que ses jambes ne pouvaient plus le porter, ce n'est pas pour eux-mêmes, ce n'est pas pour leur femme et pour leurs enfants, c'est pour quelque chose de plus saint que la famille même, c'est pour notre mère commune à tous, c'est pour la douce France qu'ils ont peiné et qu'ils peineront demain encore.

« Petit soldat qui, pour deux sous par jour, montes la garde sous le brillant soleil ou la bise glaciale tandis que je vaque à mes affaires ou me repose; qui arrosera des gouttes de ta sueur la poussière des grandes routes, tandis que je dine ou que je dors dans mon bon lit; toi qui, trois ans durant, exerces ta jeunesse à endurer le froid et le chaud, l'insomnie, les privations et la fatigue, sois loué et sois béni! Honte à ceux qui vous traitent, toi, tes camarades et tes chefs, de fainéants! Tandis que vous veillez sur elle, la nation confiante en ses gardiens travaille et produit. Elle sait que vous êtes là, marins et soldats, dressés entre elle et ses ennemis... »

Aussi, lorsque le régiment passe, le peuple de France sent son cœur battre et contempler avec amour — superbe en ses atours de guerre — la fille chérie de son cœur, l'Armée.

Mais voici que, dans les rangs de la foule, le silence se fait. Quelque chose de grave a remplacé l'allégresse qui, tout à l'heure, brillait dans les yeux. Tous les regards se fixent sur le même point avec une expression ardente de recueillement. Plus de rires, plus de propos joyeux. Chapeaux bas! C'est le Drapeau!

Trois bandes d'étamine cousues ensemble et fixées à une hampe : c'est chose facile à faire qu'un drapeau. Pourquoi donc ce simple morceau d'étoffe, comme l'humble croix de bois ou de pierre plantée en face de la mer, possède-t-il une vertu secrète qui fait que nul ne peut le contempler sans émotion ?

C'est qu'il est, aussi bien que cette croix, l'emblème d'un haut idéal; c'est qu'il traduit, condensés en un signe matériel, quelques-uns des plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur de l'homme; c'est, enfin, que les yeux de notre corps ne peuvent regarder ce signe sans que ceux de notre esprit perçoivent autour de lui l'invisible et radieuse auréole que lui font les grandes choses dont il a été l'inspirateur.

Et voici ce que dit, en un langage qui, pour être muet, n'en est pas moins compris de tous, le drapeau qui flotte au-dessus du régiment :

« Je suis l'image auguste de la Patrie. Depuis qu'il y a une France, je me dresse au milieu de ses armées. Je parle d'elle à ceux qui pour elle vont verser leur sang; je les exhorte à ne pas lui en marchander une seule goutte, et, quand ils sont tombés, je console — en restant debout — leur agonie.

Sous un autre nom et d'autres couleurs j'étais, il y a sept siècles, à Bouvines, conduisant les milices de France à la défense de leur sol envahi par les Allemands; et, au plus fort de la mêlée, agité en l'air par le bon chevalier qui me portait, j'appelaï les nobles au secours de leur Roi en péril.

Cinq cents ans plus tard, blanc et fleurdelisé d'or, j'étais à Denain, le jour où la dernière armée de Louis XIV livrait la suprême bataille que j'aidai à gagner, en rappelant aux soldats de Villars que c'en était fait de la France si, par un miracle d'héroïsme, ils ne la sauvaient.

A Valmy, à Jemmapes, à Fleurus, j'ai fait flotter les trois couleurs à la tête des irrésistibles légions de la République; cloué à un tronçon de mât, j'ai eu le dernier regard, la dernière pensée des marins du *Vengeur*, lorsqu'aux sons de la *Marseillaise* leur navire, criblé de boulets, s'enfonçait dans les flots.

Austerlitz et à Iéna, j'ai été sacré d'une gloire immortelle par les armées du grand Empereur. A l'heure des revers, pendant la funèbre retraite de Russie, c'est autour de moi que marchaient, rangés en un silence farouche, les survivants de la Grande Armée. Par delà les mornes steppes glacées, j'évoquais à leurs yeux la lointaine Patrie; sous l'apre bise et la neige, j'entretenais la flamme de vaillance indomptable qui soutenait les corps épuisés de ces héros.

J'ai parcouru toute la terre; l'Algérie et la Chine, le Mexique, le Soudan et le Tonkin m'ont vu successivement apparaître; naguère encore, une poignée de braves m'a planté, au centre de la meurtrière Madagascar, sur Tananarive conquise !

Mais ce n'est pas la guerre, la conquête seules que j'ai promenes à travers le monde. Mon éternel honneur sera d'y avoir porté aussi le généreux esprit de la France. J'ai détruit le vieil édifice féodal, abri de séculaires iniquités, qui pesait sur l'Europe. Dans tous les lieux où j'ai passé, j'ai semé, je sème encore la liberté. Les peuples mêmes qui ont souffert de mes triomphes ont trouvé dans les défaites que je leur infligeais le gage de leur régénération; ils ont maudis mes victoires — et ces victoires leur ont profité.

Je les ai rachetées, d'ailleurs, ces conquêtes qu'on me reproche! Si j'ai aimé la gloire, j'ai aimé la justice aussi. Pour le seul amour d'elle, j'ai abrité de mes plus dures causes justes qui, sans moi, succombaient; j'ai protégé les faibles; j'ai combattu, sans réclamer de salaire, pour l'indépendance des peuples opprimés; j'ai aidé les Américains et les Grecs, les Belges et les Italiens à s'affranchir. Que ceux-là parmi eux l'oublient qui ont la mémoire courte, peu importe! J'ai bien mérité de l'humanité : j'ai conquis, mais j'ai délivré.

Ainsi, le Drapeau résume en un symbole très clair les plus nobles pages de l'histoire de la France. Il rappelle la grandeur du rôle qu'elle a joué dans le monde, ses triomphes et ses revers, des gloires et des désastres également inoubliables, des services éminemment rendus par notre pays à la cause de l'émancipation des peuples. Il nous parle d'honneur, de courage, d'abnégation, de mépris de la mort, de toutes les mâles vertus, enfin, qui trempaient les âmes des innombrables Français tombés pour sa défense.

Et c'est pour cela que, lorsque le régiment passe, tous les fronts doivent se découvrir pieusement devant le Drapeau, comme devant le Saint Sacrement de la Patrie.

George Duruy.

Échos

La Température

La situation reste belle dans l'ouest et le nord-ouest de l'Europe; en Angleterre, le baromètre est à 770mm; à Paris, il atteignait hier, dans la journée, 768mm. Sur nos côtes de l'Océan, la mer est généralement belle, houleuse sur la Méditerranée. La température est en baisse; elle était hier à Paris : 9° au-dessus de la température normale; à 18° dans l'après-midi; 19° à Alger. En France, un temps beau et frais reste probable. Hier, journée sans pluie, mais froide. Le soir, le baromètre était à 764mm.

Les Courses

A deux heures, Courses à Vincennes. — Gagnants de Robert Milton :
 Steeple-Chase militaire 3^e série. — Aouda.
 Prix de Mars. — I Love You.
 Steeple-Chase militaire 2^e série. — Le Berneray.
 Steeple-Chase militaire 3^e série. — Roma.
 Steeple-Chase militaire 1^{re} série. — Brancimir.
 Cross Country Steeple-Chase. — Tro-pique.

QUEL DOMMAGE !

Oui, quel dommage qu'hier une partie de la Chambre ait cru devoir interrompre M. le ministre de la guerre occupé à répondre à une question de M. Gouzy sur la suspension du cours de M. Duruy à l'Ecole polytechnique !

D'abord, ces interruptions étaient inopportunes. Quand un homme aussi considérable que M. de Freycinet, plusieurs fois ministre de la guerre, plusieurs fois président du Conseil, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, fait à une assemblée l'honneur de s'expliquer devant elle, il doit être écouté dans un silence respectueux, je dirai presque religieux.

Et puis, il est arrivé que M. de Freycinet a profité de ces manifestations inconvenantes pour couper son discours, remettre dans sa poche le *Figaro* qu'il en avait tiré plusieurs fois et regagner sa place.

De sorte qu'on ne saura jamais, jamais, pourquoi le cours de M. George Duruy a été suspendu. Les chercheurs de l'avenir aussi bien que les fureteurs du présent en seront réduits à rapprocher les faits des paroles qui ont été prononcées par M. le ministre. Et comme les faits et les paroles sont contradictoires, chercheurs et fureteurs seront victimes de migraines atroces lorsqu'ils voudront expliquer les faits par les paroles, ou les paroles par les faits.

Ainsi, le ministre a déclaré qu'il considérait M. George Duruy comme un homme d'une haute intelligence et d'un grand cœur. C'est pourquoi, a-t-il dit, il a été heureux d'approuver la suspension de son cours.

Mesure de prudence, messieurs ! Simple mesure de prudence ! Et la prudence, vous savez ce que c'est; elle consiste, quand les élèves font du boucan, à leur obéir, à changer les professeurs qui ont cessé de leur plaire, même et surtout quand ces professeurs sont des hommes de grand cœur et de haute intelligence.

M. de Freycinet a d'ailleurs expliqué que la protestation avait été presque générale dans la salle des cours de M. Duruy. On comprend tout de suite que sous son ministère les mœurs électorales ont été introduites à l'Ecole polytechnique, et que les majorités y deviennent respectables en proportion de leur grosseur.

Enfin, il a ajouté que M. Duruy aurait écrit des articles de nature à froisser les susceptibilités de ses élèves. C'est parce que la Chambre a eu la curiosité de vouloir connaître ces articles que M. de Freycinet a préféré s'en aller.

Nous tenons à lui venir en aide, et nous publions plus haut quelques spécimens de la prose subversive et antimilitaire de M. George Duruy.

L'incident, pour parler sérieusement, ne fait honneur à personne qu'à sa victime. Il ne fait pas honneur aux jeunes gens de Polytechnique qui ne se sont pas montrés tolérants. Il ne fait pas honneur à l'autorité qui s'est empressée de leur obéir. Il ne fait surtout pas honneur au ministère, qui semble s'attacher à démontrer par les incidents de sa vie journalière qu'il manque de deux qualités, autrefois très prisées parmi nous : la franchise et le courage. — J. CORNÉLY.

A Travers Paris

Le Président de la République a diné l'autre soir chez M. Chauchard.

M. Loubet, dont la grande simplicité a très vite charmé le public parisien, tient à conserver avec ses amis, malgré ses hautes fonctions officielles, les rapports affectueux qu'il avait toujours eus avec eux; et l'Elysée, on le voit, ne le retient pas prisonnier de sa grandeur.

Hier soir, il s'est rendu à la première du *Torrent*, à la Comédie-Française, et bien que son arrivée n'ait été signalée par aucun cérémonial, elle a été soulignée par les applaudissements unanimes des spectateurs.

Mme Loubet a visité hier, vers deux heures, la crèche du dix-septième arrondissement. Elle était accompagnée de son plus jeune fils et de Mme de Selves.

Mme Loubet a été reçue à son arrivée par MM. Bompard, député de l'arrondissement; Cosnard, maire du dix-septième arrondissement; Viguière, conseiller municipal du quartier, et de la directrice de la crèche, qui lui ont souhaité la bienvenue.

Un bouquet a été offert à Mme Loubet par Mlle Cosnard, fille du maire, et un autre par les trois enfants les plus âgés de la crèche.

Mme Loubet a fait faire par son jeune fils une distribution de jouets et de gâteaux à tous les enfants. Elle a été vivement frappée par la bonne tenue de la crèche et les soins donnés aux enfants.

Mme Loubet s'est retirée en se déclarant enchantée de l'accueil qui lui avait été fait.

Le bruit a couru dans la soirée qu'à la suite de la séance de la Chambre, M. de Freycinet avait manifesté l'intention de donner sa démission.

Cette nouvelle, qui, nous l'espérons, sera vite démentie, a produit une assez vive émotion.

Le Comité d'organisation de la fête de la Presse parisienne se multiplie actuellement pour donner un véritable éclat à ces premières réjouissances du printemps.

Nous avons dit hier que le programme comprendrait de multiples attractions, grâce au précieux concours des artistes de nos grands théâtres. La veille de la fête, c'est-à-dire mardi prochain, tous ces artistes sont conviés à la Grande Roue, à quatre heures, à un thé que leur offre le directeur, M. Clément, et où

seront arrêtés les derniers détails de la fête.

Cette répétition générale d'un nouveau genre de manœuvres pas d'un certain charme, toutes les jolies actrices de Paris devant y participer.

A l'occasion du soixante-dix-huitième anniversaire de la mort de Napoléon, plusieurs pèlerinages ont eu lieu hier au tombeau des Invalides et à la colonne de la Grande Armée.

Dès le matin, des bouquets et des gerbes de fleurs ont été déposés place Vendôme et un groupe de jeunes gens est venu porter à l'intérieur de la grille de la colonne une magnifique couronne de violettes portant sur un ruban de moire cette inscription : *Les Etudiants plébiscitaires. 5 mai 1899.*

C'est hier qu'a eu lieu la première « audition » du canon du Palais-Royal pour cette saison de 1899.

Depuis le 1^{er} mai, date officielle d'ouverture, le soleil s'obstinait à se cacher tous les jours à midi derrière un petit nuage, et le canon, au grand désespoir des bébés et des touristes groupés autour de son socle, ne parlait pas.

Mais il a tonné hier, à midi précis, son cent treizième anniversaire.

Ce fut en 1786, en effet, qu'un sieur Basseau fit don au gardien de la promenade du petit mortier de bronze qui règle encore aujourd'hui les montres parisiennes.

Camille Desmoulins, Robespierre et plus tard Bonaparte, alors qu'il habitait dans les environs du Palais-Royal, vinrent prendre l'heure au canon.

Il était alors situé devant les galeries Montpensier, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte du théâtre du Palais-Royal. Il fut transporté ensuite au café du Caveau, et démenagé une dernière fois en 1800 pour prendre la place qu'il occupe encore aujourd'hui.

Le canon du Palais-Royal, entretenu aux frais de l'Etat, est porté au budget pour une somme de deux cents francs.

Le numéro de mai de la *Grande Revue* se recommande au monde des lettres et de la politique par un heureux choix d'études et de nouvelles. Dans la 1^{re} partie d'un roman nouveau, M. Jean Richepin met en scène le type très attachant du gentilhomme Lagibasse. A côté d'études politiques et sociales signées de MM. Duclaux, Faguel, Puibaraud, Zabel, on y lira une émouvante nouvelle de M. Le Braz, et des impressions d'un séjour chez Louis de M. Louis de Robert.

La première vente de la Collection Armand Doria a donné un chiffre de 951,700 francs. C'est là un succès éclatant pour la mémoire du grand amateur d'art. Aujourd'hui commencera à la Galerie Georges Petit l'exposition des Aquarelles, Dessins, Gravures et Bronzes, dont la vente aura lieu les 8 et 9 mai, par le ministère de M. Paul Chevallier, assisté de M. Georges Petit, expert.

INSTANTANÉ

L'auteur de *Dégénérés* qu'on donne ce soir au Gymnase et dont on parle beaucoup. Notes signalétiques : Au physique, un blond, à la moustache effilée et retroussée; l'air timide et doux.

Intellectuellement, un amoureux du théâtre qui, avant de faire des pièces, a joué supérieurement celles des autres, dans les salons, bien entendu.

Remarquable acteur de société, observateur pénétrant et spirituel. A donné déjà en volume les *Lettres d'hommes*, les *Femmes d'aujourd'hui*. En journalisme, des dialogues intitulés « Les Lendemains » qui ont eu grand succès. Au théâtre : *Le Talon*, chez Antoine; *L'Ecole des fiers*, à la Bodinière. Donne ce soir *Dégénérés* au Gymnase. Donnera demain au Vaudeville la *Facade*, qui vient d'être reçue.

Michel Provins est un psychologue qui va jusqu'à la gouttelette de sang et qui a un aimable sourire dans lequel apparaissent les canines. Le tout enveloppé d'un style que les acteurs apprennent, disent-ils, comme du classique.

Antécédents : N'a encore que trente-sept ans; a déjà fait de la politique avec Waldeck-Rousseau, de la finance comme administrateur d'un grand établissement de crédit. Conserve d'ailleurs son nom de Michel Provins pour les lettres, et reprend son nom patronymique de Langeron lorsqu'il manie les finances publiques ou contrôle celles de l'Etat.

Signes particuliers : Mari d'une charmante femme qui est en même temps une cantatrice remarquable, et qui l'accompagne avec une grande maestria au piano.

Aux Champs-Élysées, le restaurant Paillard redevenait, avec les beaux jours, le rendez-vous élégant de tous les gourmets.

Rien de plus joli d'ailleurs que ce pavillon de la bonne chère au milieu de la verdure.

Mai est à Paris le mois idéal. Le monde, les salons, les arts, le sport, tous les plaisirs se disputent sa clientèle brillante, à laquelle l'élément riche de l'étranger vient apporter son appoint. Il en résulte un surmenage qui touche fatalement les estomacs débiles. Aussi voit-on sur toutes les tables les mieux servies l'inévitable bouteille de la source Badoit, grâce à laquelle on brave tous les accidents digestifs.

On rencontre quelquefois des prêtres devenus aveugles avec l'âge, mais ce qui est rare, même unique — depuis l'aveugle Nicaise de Molines, ordonné prêtre au quinzième siècle, — c'est un aveugle admis à la prêtrise.

Tel est le cas de M. l'abbé Dufresne, du clergé de Genève, missionnaire apostolique, chanoine honoraire de Soissons, qui, frappé de cécité au début de ses études théologiques, les poursuivit jusqu'au doctorat inclusivement, et fut ordonné,

par une permission spéciale de Pie IX, qui lui portait une affection toute paternelle.

Il va être donné aux Parisiens d'entendre demain dimanche 7 mai, à quatre heures, à Sainte-Clotilde, ce prédicateur dont l'éloquence tout spécialement émue d'émotion se puise, on le comprend, dans une méditation que rien ne saurait troubler.

M. l'abbé Dufresne est le petit-fils de M. Th. Poissot, l'un des fondateurs du *Correspondant*.

Un buste de fillette, souriante, l'œil espiègle, la gorge découverte, un buste en marbre blanc, de Vassé, 1707, tel est l'unique objet d'une vente qui aura lieu aujourd'hui, à cinq heures, à l'hôtel Drouot, par le ministère de M. Paul Chevallier, assisté de MM. Mannheim, experts.

Si l'on se rappelle que Diderot écrivait de Vassé, en 1769 : « Vassé, qui a bien autant de talent que Pajou, et qui est plus lesté que lui », on comprendra l'intérêt qui s'attache à cette vacation.

Le gouvernement de la République helvétique vient de prendre un arrêté prescrivant la désinfection complète de toutes les chambres d'hôtel après le départ des voyageurs. Si le gouvernement français suivait le bon exemple donné par le gouvernement fédéral, il est certain qu'un nombre des désinfectants utilisés figurerait en première ligne celui qui l'expérience a démontré le plus économique et le plus efficace : nous avons nommé « le Lauréol ».

Hors Paris

De Cherbourg :

« Le yacht royal *Victoria and Albert* a quitté l'arsenal à dix heures du matin. Avant le départ, l'amiral de Maigret, préfet maritime, a rendu visite à la reine d'Angleterre. La musique du 1^{er} régiment d'infanterie de marine a joué l'Hymne royal anglais et les saluts de pavillons ont été échangés.

Les croiseurs *Galatée* et *Severn* et le yacht *Trinity-House*, ont pris la mer peu après pour escorter le yacht royal.

La reine d'Angleterre, après une belle traversée, est arrivée à trois heures et quart à Spithead.

Nouvelles à la Main

« L'auteur de *Dégénérés* qui se flatte de lire dans la pensée des gens, se promène sur le boulevard avec un ami. A la vue d'un passant qui les croise, il fronce le sourcil.

— Pourquoi, lui dit l'ami, regardez-vous de travers ce monsieur ?

— Je devine qu'il n'a pas la même opinion que moi sur l'Affaire.

Un personnage politique, un peu las de la cuisine officielle, s'en va dîner au restaurant. Devant lui paraissent et disparaissent un potage, une truite meunière, une épaule de mouton braisée... Ce dernier plat est tout à fait de son goût, car il appelle le garçon et, après un regard un peu gêné du côté de ses voisins :

— Donnez-moi encore une épaule!

Le Masque de Fer.

Le Dossier de la Cour de cassation

UN DOCUMENT

La lettre de M. Emile Zola au Président de la République avait paru le 13 janvier 1898, quelques jours après l'acquiescement du commandant Esterhazy, qui avait été défendu devant le Conseil de guerre par M. Tézenas.

Après d'assez longues hésitations, on s'en souvient, le cabinet Méline décida de poursuivre M. Zola, mais en raison seulement de l'accolade portée par lui contre le Conseil de guerre qui avait, disait-il, acquiescé par ordre.

Le procureur général ne relevait dans son assignation ni les accusations de M. Zola contre le lieutenant-colonel du Paty de Clam, ni les accusations contre les généraux de Pellieux, Gonse et de Boisdeffre.

Les poursuites, ainsi limitées, ne pouvaient donner satisfaction à l'état-major, mais lui causèrent une assez vive irritation.

La Cour de cassation en a trouvé la preuve dans une longue note de M. Tézenas, l'avocat du commandant Esterhazy, que nous publions ci-dessous. Cette note, destinée à l'état-major, a été écrite, sous la dictée de M. Tézenas, de la main de l'un de ses secrétaires, dans l'intervalle qui sépara l'assignation adressée à M. Zola du procès lui-même.

L'éminent membre du Conseil de l'Ordre, qui est ici l'avocat de l'état-major, examine la conduite à tenir, non seulement devant le jury, mais devant la Chambre et devant le Conseil de guerre.

Les indications de M. Tézenas ne furent, on le voit, suivies que devant le jury, le général de Boisdeffre y lut, dans les circonstances solennelles que l'on sait, la fameuse déclaration qui avait été inspirée par M. Tézenas, et on l'annonça la démission des chefs de l'état-major, pour le cas où le jury acquitterait M. Zola.

Le plan politique, indiqué dans cette note destinée au général de Boisdeffre, dut, au contraire, être abandonné, on saura peut-être un jour dans quelles circonstances.

Voici, en tout cas, ce que M. Tézenas proposait pour parer au danger :

Que faire pour empêcher ce désastre ?

Il eût fallu renverser le ministère avant qu'il ait saisi la Cour d'assises de cette poursuite dirigée, non pas contre Zola, mais contre le général de Boisdeffre et contre le haut commandement.

Mais il n'est pas trop tard pour agir. Ce qu'on n'a pas fait lundi, il faut le faire demain. Il faut que demain, le ministère tout entier, car il est tout entier complice, soit renversé.

S'il n'est pas renversé, ce que nous disons plus haut se réalisera de point en point. Le général Billot promettra de venir à l'audience de la Cour d'assises, mais il n'y viendra pas. Personne ne se

portera partie civile pour défendre l'armée. Réduit à discuter les témoignages hostiles à Esterhazy, sans avoir à sa disposition aucun témoignage favorable, l'avocat général sera lui-même obligé de laisser entendre aux jurés que de la meilleure foi du monde, les juges du Conseil de guerre ont pu se tromper. Zola sera acquitté, le procès Dreyfus revisé, le général de Boisdeffre, son état-major et les Tribunaux militaires convaincus d'antisémitisme, de passions religieuses, d'aveuglement, sinon de partialité, et déshonorés.

Si, au contraire, le ministère est renversé, on pourra compléter l'assignation et présenter le procès sous son vrai jour, comme le procès de l'or cosmopolite contre l'armée française, contre la France.

Comment renverser le ministère ? Par l'union momentanée des radicaux et de la droite, sur le terrain patriotique; par l'entente entre M. de Cassagnac et M. de Mun. C'est la seule branche de salut.

Mais cette entente ne devra se révéler qu'à la séance même de la Chambre; sinon le ministère cherchera un point d'appui ailleurs que sur la droite.

M. le général de Boisdeffre porte ombrage aux civils, et notamment au Président de la République. De là, la phrase de Méline : « Nous assistons au réveil de l'esprit boulangiste. » Cette phrase, en même temps qu'elle est très significative, est très dangereuse; si la bourgeoisie venait à y ajouter foi, tout serait perdu.

Il faut que M. le général de Boisdeffre produise, en haut lieu, cette impression très nette qu'il agit par pur patriotisme et qu'il pousse, à la rigueur, le désintéressement personnel jusqu'à donner sa démission pour parler librement, pour tout dire et tout démasquer.

Eviter de se placer sur le terrain, où

LA CHAMBRE

Vendredi 5 mai.

AUTOUR DE L'AFFAIRE

Conformément au programme, M. Paul Gouzy, député du Tarn, a demandé aujourd'hui quelques explications à M. de Freycinet, ministre de la guerre, sur la suspension du cours de littérature et d'histoire professé par M. George Duruy à l'Ecole polytechnique.

La discussion, qui ne comportait pas de longs développements, a soulevé un petit orage. M. Paul Gouzy s'était pourtant armé de modération; mais il y a toujours de l'électricité dans l'air. Au premier vent qui souffle, le tonnerre gronde. Ma sympathie pour tout ce qui porte ou a porté — avec quelle noblesse ! — le nom de Duruy, est tellement vive et profonde, et elle se double d'un si cordial sentiment de camaraderie, que je vais imposer silence à mon impression personnelle pour m'en référer exclusivement au compte rendu analytique. « Ce sont les faits qui louent, ce sont les faits qui blâment », a dit Pascal, et aussi bien, à cette heure, le public ne nous demande plus que des documents.

Qu'a donc fait M. George Duruy ? C'est M. Paul Gouzy qui va nous le dire :

M. Paul Gouzy. — M. le ministre de la guerre a bien voulu accepter la question que plusieurs de mes amis m'ont chargée de lui poser relativement à la suppression des cours de littérature à l'Ecole polytechnique.

Vous connaissez les faits. Au moment où M. George Duruy présentait dans l'assemblée, trente-cinq ou quarante élèves ont poussé des vociférations et demandé la démission du professeur.

Le capitaine de service, comme c'était son devoir, lui imposa silence et lui obéirent : alors la leçon put être faite et fut écoutée comme à l'ordinaire.

Comment se fait-il que cet événement, qui semblait ne pas devoir franchir les murs de l'école, ait fait le tour de la presse et ait été raconté et dénaturé dans plusieurs journaux ? (Très bien ! très bien !)

C'est parce que le gouvernement, qui aurait dû s'en désintéresser presque l'ignorer, afin de ne pas laisser en famille entre le général et les élèves, a obtenu des conseils du dehors, ainsi que cela lui arrive depuis quelque temps. (Mouvements divers.)

M. de Baudry d'Asson. — C'est une insulte au gouvernement. (Rires.)

M. Paul Gouzy. — Je ne m'attendais pas à trouver tout à coup l'honorable M. Baudry d'Asson si gouvernemental. (Nouveaux rires.)

Donc le gouvernement a écorné l'affaire et, contre toute attente, a cru devoir sévir. Contre qui ? Contre les coupables ? J'aurais été le premier à prêcher l'indulgence s'il se fût montré trop sévère.

Mais ce ne sont pas les élèves qui avaient commis la faute qu'il a frappée, c'est le professeur. (Très bien ! très bien ! à gauche.)

Je sais que M. le ministre de la guerre s'en défend. Dans son cabinet, il est clair, supérieur, il n'avait ni frappé ni suspendu le professeur, mais qu'il avait seulement suspendu le cours. (Exclamations à gauche.)

J'avoue qu'en me prenant la tête à deux mains, je n'ai pu parvenir à comprendre ce subtil *distinguo*. (Très bien ! très bien ! à gauche.) Pour tous ceux qui parlent la langue française, si simple et si claire, suspendre le cours d'un professeur jusqu'à nouvel ordre, cela s'appelle suspendre le professeur lui-même. (Très bien ! très bien ! à gauche.)

C'est, d'ailleurs, l'avis du professeur lui-même, qui déclare, dans une interview, qu'il s'incline, sans discuter, devant la mesure prise par le ministre. Il est clair, supérieur, elle m'est désagréable, car elle me met dans une position fautive; j'ai l'air d'avoir reçu un blâme qui ne m'a pas été infligé et qui ne pouvait pas l'être.

Ce blâme, en effet, n'a pas été infligé implicitement.

M. Paul Gouzy ajoute qu'il a recherché avec le soin le plus minutieux, dans les articles de M. George Duruy, si un écart de langage avait pu donner prétexte à la mesure qu'on a prise non contre lui, mais contre son cours. Nous savons mieux que personne qu'il n'y a rien trouvé de semblable et je n'ai pas besoin de reproduire dans ce journal les citations qu'il en a faites. Nous connaissons, nous avons savouré cette vibrante éloquence, toute pénétrée, toute ruisselante du plus pur patriotisme, qui est allée droit au cœur de tant d'officiers. Ils savent aussi, ceux-là, avec quelle vénération, avec quel enthousiasme M. George Duruy parle, en toute occasion, de l'armée et de son honneur. Ils n'ont pas besoin que je le leur rappelle et je pense que la Chambre n'en avait pas besoin non plus. M. George Duruy ne se fâchera pas si j'affirme qu'il appartient à la catégorie de ces *cocardiés*, de ces *chavins* qui n'ont rien à envier aux plus purs dévoués.

Après avoir proclamé que le professeur frappé par le ministre était absolument irréprochable, M. Gouzy a dû se demander à quels mobiles — je ne dis pas à quelles suggestions ni à quelles influences — le ministre avait obéi en le frappant :

M. Gouzy. — Mais quoi ? le ministre appartient à un cabinet qui ne se pique pas d'une extrême logique. Nous avons entendu ici le président du Conseil, qui a pourtant professé de la logique, nous dire que les magistrats de la Chambre criminelle étaient irréprochables et faire sortir de ces prémisses, comme conclusion, la loi de dessaisissement.

M. de Mahy. — La Chambre a approuvé le ministre et voté la loi.

M. Périllier. — Elle ne la voterait plus aujourd'hui.

M. Gouzy. — Le ministre de la guerre est un géomètre; sans doute, avec Pascal, il reconnaît la géométrie pour la véritable école de la logique; je me refuse à croire qu'il pose ce double syllogisme : le professeur est irréprochable, donc nous le frappons; les élèves sont coupables, donc nous ne les frappons pas. On peut user d'indulgence envers les jeunes gens de cette Ecole polytechnique, jadis si généreuse, si libérale.

M. Millevoye. — On insulte jusqu'à l'Ecole polytechnique. (Bruit et rires à gauche.)

M. Gouzy. — ... et que quelques infiltrations malsaines ne sauraient avoir contaminé; nous en avons une preuve récente, le pèlerinage à la tombe de Vauvenargues.

On doit donc se montrer indulgent envers eux, mais juste. Il ne faut pas une détestable leçon de choses ressortir pour eux de ce fait qu'un professeur absolument irréprochable soit sacrifié par un ministre républicain à l'indolence de quelques jeunes fanatiques. (Vifs applaudissements à gauche. — Interruptions à droite.)

M. Lasies. — Bravo pour les fanatiques ! (Bruit.)

M. Gouzy. — Je suis convaincu qu'au fond M. le ministre de la guerre est de mon avis, et qu'il viendra à cette tribune nous apporter une réponse claire et nette à ces deux questions nettes et claires : 1° Pourquoi il a suspendu, sinon le professeur, du moins le cours du professeur d'histoire et de littérature à l'Ecole polytechnique; 2° Quelles mesures il compte prendre pour obtenir à ce professeur les réparations auxquelles il a droit pour avoir été

injustement frappé. (Vifs applaudissements à gauche.)

Pendant ce curieux interrogatoire, la Chambre était visiblement coupée en deux moitiés égales. La gauche et une partie du centre applaudissaient; l'autre partie du centre et toute la droite ne sortaient de leur silence que par de courtes interruptions.

M. de Freycinet a pris la parole et, malgré l'énergique effort de M. Paul Deschanel, on l'a souvent interrompu. Voici un premier échantillon de cette réponse, hachée d'objurgations et d'astrophes dont la juste autorité qui s'attache au talent et à la personne de M. le ministre de la guerre ne l'a pas suffisamment préservé :

M. de Freycinet, ministre de la guerre. — Je n'ai jamais eu l'intention de faire à cette tribune le procès de l'honorable M. George Duruy que je connais depuis de longues années et dont j'estime beaucoup le talent et le cœur. C'est moi qui, comme ministre de la guerre d'un précédent cabinet, l'ai appelé aux fonctions qu'il exerce à l'Ecole. Mais je suis certain que s'il n'avait jamais écrit ce que je lisais à la tribune, il ne se serait jamais élevé entre lui et les élèves de l'Ecole polytechnique. (Interruptions à gauche.)

Plusieurs membres à l'extrême gauche. — Certains élèves, quelques-uns seulement.

M. Paul Faure. — Vous solidarisez l'Ecole tout entière avec quelques manifestants.

M. le ministre. — Je me demande quelles lumières particulières peuvent avoir mes honorables collègues pour déclarer que ce que je dis est inexact. Je répète que le dissentiment ne s'est pas produit à cause des passages que M. Gouzy nous a lus. Malheureusement M. George Duruy a publié autre chose, certains articles que je ne juge pas...

M. Charles Bos. — On lit donc les journaux à l'Ecole polytechnique ?

M. le ministre. — Ces articles, ainsi qu'on le fait remarquer judicieusement, ont, en effet, paru dans des journaux. Je le répète, je ne juge point ces articles; mais je suis obligé de reconnaître qu'ils pouvaient éveiller les susceptibilités de la jeunesse de l'Ecole polytechnique. (Interruptions à gauche.) Tel de ces articles, si je le lisais ici, éveillerait probablement vos susceptibilités à vous-mêmes. (Interruptions à gauche.)

Sur divers bancs à gauche. — Lisez !

M. le ministre. — Il ne me convient pas de les lire, mais je dis qu'ils renferment des passages qui éveilleraient à bon droit vos susceptibilités, à moins que vous ne vous mettiez au-dessus de ces articles.

Il n'est donc pas étonnant qu'un lendemain de publications, les élèves de l'Ecole polytechnique, dont vous connaissez l'âge, l'ardeur, l'impressionnabilité — on n'a jamais traité la jeunesse des écoles comme nous pouvons nous traiter nous-mêmes — n'aient pas été étonnés, dis-je. (Bruit sur divers bancs.)

M. le président. — Messieurs, donnez donc raison aux paroles de M. le ministre. (Très bien ! très bien ! et rires. — Interruptions.)

M. le ministre. — En ce moment, vous me mettez presque dans la position où les polytechniciens ont mis M. Duruy. (On rit.)

Voix diverses. — On ne vous suspendra pas.

M. le ministre. — Que s'est-il passé ? Le 24 avril, les jeunes gens de l'Ecole, et non quelques-uns, comme vous l'avez dit, ont voté la démission.

J'ai lu le rapport du capitaine de service (Bruit à l'extrême gauche), et personne n'a le droit de douter de sa bonne foi. (Très bien ! très bien !)

Il déclare que les cris : démission ! se sont élevés de tous les points de la salle. Ce n'était pas seulement une poignée d'élèves, la manifestation a été aussi spontanée que générale.

Il paraît que ce dernier point reste sujet à contestation, car, à côté du témoignage si respectable du capitaine, nous avons celui du professeur lui-même qu'on ne trouvera pas moins digne de foi. Mais voilà le moment où les esprits vont s'échauffer, et il ne faut pas trop s'en plaindre, puisque c'est la liberté d'écriture qui a décidément mis le feu aux poudres :

M. de Freycinet, ministre de la guerre. — La liberté d'écriture, qui est pleine et entière pour le citoyen, peut trouver certaines limites chez celui qui ambitionne l'honneur d'instruire la jeunesse. (Très bien ! très bien ! au centre et à droite.)

Cela est si vrai que je me suis demandé, en relisant le dernier article, si je n'aurais pas dû faire des observations à M. Duruy. Je m'en suis abstenu, parce que le commandant de l'Ecole n'en avait pas fait, et que je n'ai pas voulu affaiblir son autorité, en y superposant la mienne.

Mais si vous aviez le texte sous les yeux, vous partageriez mon sentiment.

Voix nombreuses à gauche. — Lisez-le !

M. le ministre. — Je disais que... (Interruptions.)

L'extrême gauche. — Nous attendons la lecture. (Bruit.)

M. le ministre. — J'opposais l'attitude qu'avait eue le commandant de l'Ecole vis-à-vis des élèves... (Nouvelles interruptions.)

Je renoncerais à la parole si le bruit continuait. (Très bien ! très bien ! à droite.) Je n'ai pas dit un mot qui ait pu donner à l'élève des susceptibilités de la Chambre. Ce que j'apporte ici ce sont de simples observations en réponse à M. Gouzy.

Je montre le contraste de l'attitude de M. le commandant de l'Ecole vis-à-vis des élèves, d'un côté, et de M. George Duruy, de l'autre, et j'ajoute qu'il n'est pas juste de dire que les élèves coupables ont été l'objet de mesures d'indulgence, tandis qu'on a sévi contre le professeur.

Pourquoi le commandant de l'Ecole a-t-il suspendu le cours ? Ne savez-vous pas qu'il arrive fréquemment qu'en présence de certaines manifestations de la jeunesse, on juge nécessaire d'interrompre un cours pendant quelques jours ? C'est ce qui s'est déjà fait à l'Ecole de droit, à l'Ecole de médecine. (Interruptions à gauche et à l'extrême gauche.)

Le commandant de l'Ecole, M. le général Toule, qui le couvre absolument (Très bien ! très bien ! à droite) et qui s'est conduit avec beaucoup de tact, de fermeté et de cœur, est venu me trouver. Il m'a dit, et M. Duruy avait eu le bon esprit de le dire aussi avant : « Des intérêts du bon ordre, permettez-moi de suspendre le cours, parce que, dans trois jours, l'autre division, celle des plus jeunes, moins disciplinée que celle des aînés... » (Interruptions à gauche et à l'extrême gauche.)

L'Ecole polytechnique est admirablement disciplinée à l'heure actuelle... (Nouvelles et vives interruptions sur les mêmes bancs. — Agitation.)

L'agitation tournait, en effet, au tumulte. Elle avait commencé au moment précis où le ministre, après avoir tiré le *Figaro* de sa poche et fait mine de lire les articles de M. George Duruy, s'était ravis brusquement, malgré les invitations pressantes de son auditoire, et avait ainsi donné aux interrupteurs cette sensation que, doutant lui-même de l'effet attendu, il craignait de préparer un triomphe à l'inculpé. Le tumulte a pris des proportions inquiétantes lorsqu'on a vu le ministre quitter la tribune et retourner à son banc sans achever son discours. Les applaudissements très nourris de la droite et du centre l'y ont suivi, sans le faire revenir sur sa résolution, et l'incident s'est prolongé, sans grand intérêt, pendant quelques minutes :

M. de Mahy. — Il est entendu qu'un ministre ne peut plus parler dans cette Chambre. (Bruit.)

M. le président. — Je fais appel à la sagesse et au patriotisme de tous mes collègues pour ne pas prolonger cet incident. (Applaudissements sur divers bancs. — Bruit prolongé.)

M. Millevoye. — C'est la fin du régime parlementaire. (Rires sur divers bancs.)

M. le président. — La parole est à M. Gouzy.

M. Paul Gouzy. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

M. le président. — M. le ministre a été interrompu à chacune de ses phrases.

M. Paul Gouzy. — J'estime que l'interrogateur avait été interrompu par ses collègues. (Rires.)

M. le président. — Je viens d'entendre M. de Mahy dire : « Dans cette enceinte, un ministre ne peut plus parler. »

M. de Mahy. — Je l'ai dit et je le répète.

M. Paul Gouzy. — Il serait plus juste de dire : le ministre ne veut pas parler. (Très bien ! très bien ! à gauche et à l'extrême gauche.)

Michelot, Quinet, Renan et surtout Lamartine. En fait de poésie, ils ne connaissent que la politique. Mais il n'est pas interdit de croire, d'espérer tout au moins, qu'ils demanderont à la Bibliothèque du Palais-Bourbon les œuvres de ces hommes illustres qu'ils connaissent vaguement de réputation.

Le groupe radical-socialiste, moins épris de littérature, a consacré son attention à l'affaire. Il a résolu d'interpeller le gouvernement, aussitôt que la Cour de cassation aura rendu son arrêt, pour le mettre en demeure d'établir et de poursuivre les responsabilités que l'enquête fera apparaître.

Nous avons eu aussi, — car il faut varier ses plaisirs, — deux Commissions d'intérêt égal, dont l'une examine les propositions ennemies qui tendent à conserver le mur des otages et celui des fédérés; dont l'autre s'occupe des conventions anglo-françaises réglant les questions de la boucle du Niger et du Bahr-el-Ghazal.

Les démolisseurs de la première ont résolu de ne conserver ni le mur des otages ni celui des fédérés; la seconde a entendu, avant de statuer, le ministre des affaires étrangères.

M. Delcassé s'est attaché à faire ressortir les principaux résultats qu'il a poursuivis et obtenus :

1° L'Egypte reste en dehors de tout arrangement; la France conserve toute sa liberté, sans reconnaître rien de ce qui s'est accompli sans son assentiment.

2° Nous avons réussi à faire un bloc de toutes nos possessions africaines et nous avons acquis, en outre, les régions de Kanem, de Baguirmi et de Ouadai.

3° Toutes les causes de conflit entre les deux nations contractantes sont supprimées, sans que nous ayons eu à sacrifier une parcelle de nos droits essentiels.

Après le départ du ministre, la Commission a ratifié les deux conventions et nommé M. le prince d'Arenberg rapporteur. Le rapport sera déposé lundi ou mardi.

Paul Bosq.

PAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu
CONTRE LES MALADIES D'ESTOMAC ET L'OBESITÉ

Salon du Figaro

L'Exposition des œuvres d'Hector Guimard restera ouverte au public jusqu'au 20 mai.

Cet architecte, qui comprend toute la beauté et la grandeur de sa profession et dont les œuvres de sculpture, décoration, ameublement et objets d'art dans un style nouveau complètent le castel Bérange, la célèbre maison primée par la Ville de Paris, a réuni dans notre Salon le résultat de ses travaux qui constituent l'effort d'art le plus audacieux et le plus heureux qui ait été tenté par un artiste.

Nouvelles Diverses

Le lieutenant Koch, grièvement blessé au cours de l'incendie de la rue Ballu, ainsi que nous l'avons raconté, a été, sur l'avis du médecin-major du régiment des pompiers, transporté à l'hôpital du Val-de-Grâce. Il a des brûlures au deuxième degré sur la main, à la face, au cou, dans l'intérieur de la bouche et de la gorge. Ce sont ces dernières brûlures qui donnent le plus d'inquiétude. On espère néanmoins le sauver.

Le sergent Mallard et le caporal Rey, assez profondément brûlés sur les deux mains, à la figure et aux oreilles, sont dans une situation aussi satisfaisante que possible.

M. Charles Blanc, préfet de police, est allé visiter, hier, les blessés et les chaudement félicités du courageux dévouement dont ils ont fait preuve dans cette circonstance.

L'ACCIDENT DU PONT DES SAINTS-PÈRES

M. Brillard, étudiant en médecine, est toujours dans un état inquiétant. Les docteurs de la Charité, qui le soignent, conservent un peu, cependant, d'espoir de le sauver.

M. Le Guen et Fournier, atteints, l'un, d'une fracture de la jambe gauche, l'autre du bras droit, sont en bonne voie de guérison. On espère qu'ils pourront quitter l'hôpital dans une quinzaine de jours.

Quant à Mlle Bourdier, modeste, qui avait la jambe gauche brisée et avait reçu, aux bras, de nombreuses contusions, elle a été, sur sa demande, reconduite à son domicile.

M. Blanc, à la suite des incidents tumultueux qui ont eu lieu avant-hier soir au cabaret des Quatre-vingt, boulevard de Clichy, ainsi que nous l'avons annoncé, a fait appel hier matin, à son cabinet, le directeur de cet établissement. Il l'a invité à supprimer immédiatement les passages de la revue qui ont provoqué le tumulte, faute de quoi, le cabaret serait fermé.

D'autre part, le préfet a enjoint au directeur de la police municipale de ne tolérer aucune manifestation de révolte ou de désobéissance, et les individus arrêtés seront aussitôt défilés au Parquet.

Les deux étudiants arrêtés avant-hier soir, rue de Châteaudun, pour s'être livrés à des voies de fait sur des gardiens de la paix, et qui ont été envoyés au Dépôt, comme nous l'avons dit, sont traduits en police correctionnelle.

VENGEANCE DE FEMME

Une jeune femme, Louise B..., avait été délaissée, ces jours derniers, par son amant, Jules Dubois, âgé de vingt-sept ans, employé de chemin de fer. Elle se permit de tirer vengeance de cet abandon, et elle n'a pas tardé à mettre son projet à exécution.

Hier matin, à neuf heures, elle vint se poster rue du Faubourg-Saint-Martin, près de la porte par laquelle entrent des employés de la gare d'Est. Aussitôt qu'elle aperçut son ancien amant, elle se porta à sa rencontre et lui tira deux balles de revolver qu'atteignirent, l'une en pleine poitrine, l'autre à la hanche gauche.

Louise B... a été immédiatement arrêtée et conduite chez le commissaire de police qui, après l'avoir interrogée, l'a envoyée au Dépôt.

Le blessé, dont l'état est assez grave, a reçu des soins dans une pharmacie; puis, il a été, sur sa demande, reconduit à son domicile.

Nous avons raconté hier l'arrestation d'une dame G... de son vrai nom Sarah Godde, comtesse divorcée, et de son domestique nègre Ahmed.

Voici quelques-uns des véritables motifs de cette double arrestation :

Mme Godde, ancienne écuyère de cirque, après une série de mésaventures sur lesquelles nous n'insisterons pas, avait été saisie, et la vente de tout son mobilier devait s'effectuer le 23 avril dernier, par autorité de justice, à Querrien, commune de la banlieue d'Amiens.

Pour jouer un bon tour à l'huissier qui devait procéder aux enchères, Mme Godde mit tout son mobilier en pièces et tua d'un coup de revolver le seul cheval qui lui restait.

La vente n'eut pas lieu. Mme Sarah Godde se réfugia à Paris où, en vertu d'un mandat du Parquet d'Amiens, elle fut arrêtée hier.

LES CAFÉS CARVALHO

Bien qu'il nous vienne de l'Orient, le café est la boisson la plus appropriée au caractère français; le dix-huitième siècle lui a dû son merveilleux esprit. Mais il est bon de savoir choisir une marque, les Cafés Carvalho nous tirent de toute incertitude. Pureté et arôme; ils ont tout. On les trouve en boîtes cachetées, 85, rue de Turbigo; 52, rue des Batignolles; 45, rue de Châteaudun; 26, rue Cadet; 54, rue du Bac, et chez les bons épiciers.

SUICIDES

M. Morillot, entrepreneur, demeurant boulevard Saint-Marcel, s'était rendu, avant-hier soir, à neuf heures, dans un établissement de bains de la rue du Faubourg-Poissonnière.

La porte de la cabine qu'on lui donna était à peine refermée, que trois coups de feu retentirent. Le garçon entra et trouva M. Morillot étendu sur le parquet, dans une mare de sang. Il s'était logé trois balles de revolver aux dessous du sein.

Il a été transporté mourant à l'hôpital Lariboisière.

Hier matin, à dix heures, une jeune fille de dix-neuf ans, Marthe Grenne, demeurant rue Rochecrouart, s'est jetée du quatrième étage dans la rue. La mort a été instantanée.

Le suicide de la malheureuse jeune fille est attribué à des chagrins d'amour.

J

Librairie, Musique

UN SOURDINE! Tel est le titre du nouveau su-
ces de TELLAM. C'est une charmante petite
bluette qui fait en ce moment le tour du monde

Hygiène, Médecine, Pharmacie

VIN DE COCA MARIANI, 41, boul^d Haussmann

MASSAGE, MERIGOT, ELECTRISATION
14, r. du Helder

Dyspepsie — Gastralgie — Mauvaise digestion
ELIXIR TRI-DIGESTIF DE J. PAQUIGNON
Maux de gorge — Extinction de voix — Aphte
P GARGARISME SEC DU D^r WILLIAMS
PHARMACIE NORMALE, 91, rue Roussin, Paris

VOYAGES ET EXCURSIONS

ÉTRANGER. Grands Hôtels recommandés

ALLEMAGNE

CENTRAL-HOTEL, le plus grand **BERLIN**
et le plus élégant Hôtel de
500 chamb. En face la gare de Friedrich-Strass

MÜNCHEN HOTEL CONTINENTAL

ÉTRANGER. Grands Hôtels recommandés

ALLEMAGNE

CENTRAL-HOTEL, le plus grand **BERLIN**
et le plus élégant Hôtel de
500 chamb. En face la gare de Friedrich-Strass

MÜNCHEN HOTEL CONTINENTAL

WIESBADEN Hôtel Nassauerhof, magnifique, récemment reconstruit et agrandi.

AUTRICHE

VIENNE Hôtel Métropole, Ringstrasse, quartier Français-Joseph. Maison 1^{er} ord. 3 ch. dep. 112 y compr. éclair. élect., serv^{ce}. Salon lect.

SUISSE

SAINT-BEATENBERG, Lac de Thoune, 1,500
La station climatique par excellence.
Grand Hôtel Victoria, seule maison 1^{re} ordre

FRANCE. Hôtels recommandés
Pensions de famille, Boarding
Maisons et Casinos

SUISSE

SAINT-BEATENBERG, Lac de Thoune, 1,500
La station climatique par excellence.
Grand Hôtel Victoria, seule maison 1^{re} ordre

FRANCE. Hôtels recommandés
Pensions de famille, Boarding
Maisons et Casinos

AVIS Ces Annonces jouissent d'un très grande réduction pour un minimum de 15 insertions par mois.

PARIS PENSION DU BOIS, 7, r. Poisson (av. G^e-A^mée). Vie famil. Cl^{ie}. Bains. Jard. Prix m.

PARIS Hôtel-Pension Florida. Conf. modern 5, rue Léo-Delibes (av. Kleber). Pr. mod.

PARIS HOTEL BRADFORD, 10, r. St-Ph. du Roule
pr. R4-P4-Ch.-Elys. Clientèle châteline

PARIS PENSION DE FAMILLE 1^{er} ordre. Elect. hy-
d. Téléph. 532.75. Situation unique. To-
compris depuis 8 fr. par jour. 2, avenue c/
Friedland. Prof. français attach. à la maison

PARIS, LANGHAM HOTEL Avenue de l'Al-
Ch. El. Hôtel pour familles des fam. angl.

Paquebots-poste français

MOUVEMENTS

Montevideo, 2 mai.
PAMPA (C. R.), arrivé, venant du Brésil.

Djbouti, 3 mai.
 YANG-TSE (M. M.), parti à 4 h. matin, venant
 de Maurice, La Réunion et Madagascar.
 Lisbonne, 3 mai.
 CORSICA (C. R.), parti pour le Brésil.
 Saint-Vincent, 3 mai.
 PARAHYBA (C. R.), parti pour Le Havre, venant
 du Brésil.
 Bahia, 3 mai.

COLOMBIA (C. R.), parti pour Le Havre. Ténériffe, 3 mai.
PARANAGUA (C. R.), parti pour Le Havre, nant de La Plata. Colon, 4 mai.
FRANCE (C. G. T.), parti pour Saint-Nazaire. San-Juan de Porto-Rico, 4 mai.
FOURNEL (C. G. T.), parti pour Pauillac Marseille, venant de Colon.

LA PLATA (M. M.), parti à 7 h. matin, venant de La Plata et du Brésil.

CONCORDIA (C. R.), parti pour Le Havre.

ENTRE-RIOS (C. R.), parti pour Madagascar.

VILLE-DE-MACÉDO (C. R.), parti pour la S. A.

Offres et Demandes

N DEM. ASSOCIÉ avec 60.000 fr. pour donner extension à importante industrie céramique Sadr. à M. Goux 13, r. Camille-Desmoulins, Paris 13.

UNE BONNE AFFAIRE
20.000^e de bénéf. en quelques mois avec 6,0.
Ecrire B., ingénieur, poste rest., bureau 14, Paris.

ON DEMANDE 70.000 fr. 1^{re} hypothèque 5 %
Ecrire A. B., n° 25, bureau 1^{er}, Paris.

INDUSTRIE prospère dem. 15.000^e remb. b. red. d'imp.
Avantages sérieux. Ecrire M., rue Richelieu,

ACHAT DE VIEUX DENTIERs, même brisés.
Apporter ou envoyer à Louit, 8, F^o Montmartre.

AVIS

*Dans le numéro du
MERCREDI, les Annonces
cette rubrique sont au Ta-
rédit de 3 francs la ligne.*

Gens de Maison

GROOM. — On demande, pour administration, un groom habitant chez ses parents.
Credit de publicité, 14, rue Dronot.

Agences de Placement
M. MICHALLET, 8, rue de Bretagne. Téléphone

Le Gérant responsable : A. BOREL.

Paris. — D. CASSIGNEUL, imprimeur, 26, rue Drouot
(Imprimerie du *Figaro*). — ENCRE LORILLUX

BON-PRIM



qu'une photographie et la somme de 2 fr. 50 (40 francs pour l'étranger), pour l'emballage et le port du portrait qui est envoyé franco. Le public prévenu que tout portrait ne portant pas la signature du professeur d'Alby ne sort pas des ateliers, et doit être considéré comme une contrefaçon sans valeur. (Délai de la livraison : 30 jours.)

**CANADIAN
PACIFIC
RAILWAY**

Merveilleuses Excursions à travers de
contrées pittoresques, d'aspects infiniment
variés. Les grands Lacs, les Prairies,

Montagnes Rocheuses, les Sources chaudes de Banff, Territoires de chasse et de pêche, Ontario, Manitoba, Colombie britannique.

Pour billets et catalogue illustré gratuits, s'adresser au Canadian Pacific Railway, 67, King William Street, Londres E. C., aux bureaux de Thomas Cook and Son, ou à la Compagnie Internationale des Wagons-Lits.

Frères MAHON Méd. Spéc. **PEAU, CHEVEUX**
des Hôpitaux.
Rue Poise de la Muie, 2, Paris. Mardi, Vendredi, à 4 h. et p. cour.

Ayuntamiento de Madrid